

11 février 2013

COMMUNIQUÉ DE PRESSE

Les grandes rencontres de l'université

Du mardi 12 février au mardi 11 juin 2013

Aix-en-Provence et Marseille

Aix-Marseille Université et Marseille-Provence 2013 proposent une série de rencontres organisées chaque deuxième mardi du mois. Véritable « université populaire », elles ont vocation à transmettre les dernières avancées de la recherche et les outils critiques sur les sujets qui font l'actualité des relations culturelles entre les deux rives de la Méditerranée, à l'aube du XXI^{ème} siècle.

1er rendez-vous mardi 12 février à 18h30 à la faculté de droit site Canebière sur le thème « Athènes et Jérusalem : raison et révélation dans les civilisations méditerranéennes » par Alain de Libera, historien et philosophe, suivie d'une table ronde avec Blandine Chellini-Pont, historienne et Denis Gril, islamologue.

Grand spécialiste de la philosophie médiévale, Alain de Libera propose une mise en perspective historique de l'antagonisme et du dialogue entre les deux héritages depuis la fermeture de l'École néoplatonicienne d'Athènes en 529, par l'empereur romain Justinien d'Orient. Ce geste politique et religieux ne signe pas un divorce entre raison et révélation dans les civilisations méditerranéennes, où si l'on préfère entre les mondes politiques, culturels et religieux méditerranéens. Il n'est qu'un moment, vite dépassé, dans une histoire longue et complexe, qui, de l'Antiquité tardive à la fin du Moyen Âge voit émerger les notions de *religion* et de *science*, de *raison* et de *foi*. Alain de Libera, enseignant à l'université de Genève et à l'école pratique des hautes études, a récemment été élu à la chaire d'histoire de la philosophie médiévale au collège de France. Il a notamment publié *Raison et Foi. Archéologie d'une crise, d'Albert le Grand à Jean-Paul II* et *La Quête de l'identité*.

Blandine Chellini-Pont, maître de conférences en histoire à l'université d'Aix-Marseille. Ses recherches portent sur les rapports contemporains entre droits positifs et religions en particulier en France et aux États-Unis.

Denis Gril, professeur émérite d'arabe et d'islamologie à l'université d'Aix-Marseille, est spécialiste de l'œuvre d'Ibn al-Arabî et de l'histoire du soufisme.

Entrée libre / Ouvert à tous (durée 1h30)
Aix-Marseille Université – Site Canebière
110 – 114 La Canebière
13001 Marseille

Production : Marseille-Provence 2013. Coproduction : Aix-Marseille Université. En collaboration avec la Villa Méditerranée

Contact presse AMU : Delphine Bucquet – Aix-Marseille Université – 06 12 74 62 32

Athènes et Jérusalem

Réponse à M. de Libera

Blandine Chelini-Pont, Aix-Marseille Université

Me voici face au redoutable honneur de répondre à la si belle évocation faite par Alain de Libera, de ce couple mythique, ce couple 'cliché' même, Athènes et Jérusalem, qui enracine nos mémoires. Athènes et Jérusalem, raison et foi révélée, sont comme des parents dont les enfants ont une mémoire partielle, entre ceux qui prétendent se souvenir d'une entente parfaite, ceux qui se rappellent une cohabitation impossible, ceux qui ont choisi l'un ou l'autre dans la séparation finale ... Au fil de l'histoire, Athènes et Jérusalem semblent être devenus Athènes **ou** Jérusalem, et même Athènes **contre** Jérusalem, à moins que ce ne soit l'inverse.

Je voudrais commenter cette présentation en deux points. Tout d'abord reprendre la pérégrination historique de M. de Libera sur ce couple millénaire –tout en me limitant au christianisme que je connais mieux- afin de la commenter des résonances qu'elle a suscitées en moi et voir, à mon tour, l'existence de cette relation, dans son affrontement fondateur ou final, ou au contraire dans sa patiente cohabitation comme son ardente réciprocité.

Je voudrais ensuite, tenter de prospecter l'idée d'une possible reprise du couple Raison et Foi dans l'espace méditerranéen, comme couple fondateur d'une civilisation commune, et m'interroger sur les conditions et les chances de sa 'résurrection', en faisant écho à deux lectures apparemment sans rapport l'une avec l'autre : celle du discours de Benoît XVI à la communauté scientifique de l'Université de Ratisbonne en 2006 et celle de Mohamed Arkoun, dans son article de 2004 édité dans la revue *Diogène* sur l'espace méditerranéen aujourd'hui.

Un couple incompatible ?

Commençons par la pérégrination que nous a présentée M. de Libera de ce couple Raison et Foi qui démarre de manière antagoniste avec Tertullien. Tertullien oppose la sagesse de Dieu et la sagesse du monde, laquelle est juste capable, dans son pédant caquetage, de multiplier l'hérésie. Les pages de Tertullien que M. de Libera rapporte sont féroces, qui nous évoque saint Paul apôtre à Athènes, moqué par les philosophes. Premier témoin invoqué, Paul a pu mesurer d'après Tertullien, l'étendue vaine de la pauvre sagesse humaine.

Tertullien commence une tradition dans le christianisme, d'opposition à la raison raisonnable, qui représente ces premiers chrétiens prêts à la parousie, au milieu d'un Empire hostile et persécuteur. A travers sa réflexion sur l'incompatibilité, le fossé infranchissable des registres de la raison et de la révélation divine, se construit la tradition d'un couple impossible, tradition qui perdure et resurgit dans l'histoire, avec quelques grands éclats.

Le camp croyant ne manque pas d'apologistes pour rappeler l'inanité de la curiosité raisonnante face au Portique de Salomon et au Chemin de Vie et de Vérité ... Comme le souligne si justement A. de Libera, les Grecs byzantins sont les premiers à avoir appelé philosophie 'la science du dehors', qui reste une 'fable' hellénique dont il faut se tenir éloigné quand on est chrétien. Rappelons-nous bien plus tard le grand débat entre Abélard et St Bernard au XIIe siècle, quand Aristote commence à se répandre dans les études scolastiques. Rappelons-nous Pascal encore plus tard, dénonçant dans le Fragment N°7 parmi les trois « fleuves de feu » de la Terre de malédiction, la concupiscence du savoir, funeste appât du Séducteur, au seuil de la Chute d'Adam.

Et quelle extraordinaire posture que celle de ce philosophe russe, Léon Chestov, en plein XX^e siècle, qui publie sous le titre, **Athènes et Jérusalem**, sa recension de l'œuvre de Gilson sur l'esprit de la philosophie médiévale ! Que reproche finalement Chestov au philosophe Gilson, si ce n'est d'être admiratif du travail des philosophes chrétiens médiévistes, au lieu de pointer chez eux la concupiscence peccamineuse de leur tentative ? Leur aveuglement à transformer Moïse en pédagogue quand il est prophète de Dieu ! « Les Grecs parlent à travers lui (Gilson) et il croit s'autoriser de la Bible ! »

Dans l'histoire du christianisme, les rappels à l'ordre sont légion d'une Révélation donnée à croire et qui convertit de sa seule puissance. Mais ce n'est pas cette famille de fâcheux qui véritablement arrache le couple Raison et Révélation à son attraction réciproque, car il y a eu attraction et elle continue encore, malgré les malgré. Nous y reviendrons.

Non, ceux qui réfutent le mariage des deux 'miracles' pour reprendre les termes d'Ernest Renan, sont les tenants d'une longue chaîne qui commence avec les défenseurs de l'Empire païen, au IV^e siècle, quand ce dernier se contamine tout entier de la nouvelle foi orientale. Voici l'honorable Symmaque, sénateur héritier d'une antique famille et imprégné de la vieille culture gréco-romaine. Préfet de Rome, il en appelle en vain à l'Empereur d'Occident Valentinien II, après l'Edit de Thessalonique, rendant le culte chrétien seul culte licite de l'Empire. Symmaque demande à ce que soit conservé l'autel de la Victoire devant le Sénat, voué à la destruction et que lui dit-il ? Que la vérité ne peut être dans une seule religion : « L'ensemble des divers cultes est comme les différentes manifestations d'un même principe divin, trop élevé pour être facilement accessible au commun des mortels... Nous contemplons tous les mêmes astres, le ciel nous est commun à tous, le même univers nous entoure : qu'importe la philosophie par laquelle chacun cherche la vérité ? Un seul chemin ne suffit pas pour accéder à un si grand mystère»¹... Ce à quoi Ambroise répond : « Ce chemin unique, les chrétiens le connaissent par la voix même de Dieu » (*Lettre XVIII*, 8). Alors que l'Espagnol Orose, disciple de saint Augustin se félicite de la Chute de Rome prévue dans le plan de Dieu, à l'autre bout de la Méditerranée, Zosime imputera à Constantin, l'empereur chrétien qu'il exècre, la crise et la faillite de l'Empire romain. Le grand débat, qui sera repris par Edward Gibbon au XVIII^e siècle, sur la responsabilité du christianisme dans la chute de Rome, se commence là, quand certains dénoncent le musèlement de la philosophie par la dogmatique chrétienne d'un côté et par les édits et codes impériaux de l'autre. 529 est effectivement une bonne date : l'école de philosophie d'Athènes est fermée par Justinien, quand sa grande concurrente d'Alexandrie s'éteint avec la conversion de son diadoque. 529 est aussi l'année du concile d'Orange présidé par saint Césaire d'Arles, où les thèses

¹ *Symmachi Relatio*, 8-10 ; H. LAVARENNE, *Prudence*, t. III, CUF, 1963.

de saint Augustin sur la grâce divine ont triomphé de celles des Provençaux, Cassien et Vincent de Lérins.

Edward Gibbon au XVIII^e siècle reprend ce thème de la responsabilité du christianisme dans la chute de Rome. Avant lui et après lui, la marche bientôt triomphante de l'esprit scientifique et l'espérance des Lumières françaises définissent la civilisation comme un dépassement des vérités chrétiennes, au profit du Progrès ou au bénéfice de la religion naturelle. Dans les deux cas, Athènes retrouve sa prédominance et Jérusalem est reléguée aux premiers âges de l'humanité, celui de son enfance superstitieuse. Voici Condorcet déclarant : *« Il arrivera donc ce moment où le soleil n'éclairera plus sur la terre que des hommes libres, ne reconnaissant d'autre maître que leur raison. Ou les tyrans, ou les esclaves, les prêtres et leurs stupides ou hypocrites instruments n'existeront plus que dans les histoires et dans les théâtres. L'on ne s'occupera plus que pour plaindre leurs victimes et leurs dupes. Pour s'entretenir par l'horreur de leurs excès, dans une utile vigilance. Pour savoir reconnaître et étouffer, sous le poids de la raison, les premiers germes de la superstition et de la tyrannie, si jamais ils osaient reparaître »*.² Voici au même moment l'avis déiste de Benjamin Franklin : *« Je n'ai jamais été dépourvu de principes religieux. Je n'ai jamais douté par exemple, de l'existence de la divinité, du fait qu'il a créé le monde et qu'il le gouverne de sa Providence. Je n'ai jamais douté que le meilleur service que l'on puisse rendre à Dieu est de faire du bien à son prochain, que nos âmes sont immortelles, que tout crime sera puni, tandis que la vertu sera récompensée, dans ce monde ou dans l'autre. Ces éléments je les considère comme les principes essentiels de toute religion. On peut les trouver dans toutes les religions présentes dans notre pays, et je les respecte toutes, bien qu'à des degrés divers. En effet, je trouve qu'il se mélange plus ou moins dans ces religions d'autres éléments que ceux qui entendent inspirer, promouvoir ou confirmer la moralité. Ces éléments superflus servent principalement à nous diviser et à nous opposer les uns aux autres »*.³ Dans les deux cas, la Révélation spécifique, la Parole de Dieu devient inutile ou évanescence dans la marche de l'humanité vers un monde meilleur.

Aujourd'hui il est difficile de prétendre encore concilier ou réconcilier les deux miracles. Après Renan ? Lui qui décrira sa conversion à la civilisation devant le Parthénon et se désolera de ce que Saul de Tarse, le laid petit Juif venu de Jérusalem, ait pu triompher mille ans durant du miracle grec ? Et pourtant, pourtant, qu'a fait le christianisme dans toutes ses métamorphoses, si ce n'est s'appuyer sur la théorie des catégories ? Le christianisme naissant a choisi le grec comme langue véhiculaire de ses Evangiles, même si ses liturgies furent précocement vernaculaires. Et les premières définitions concertées, sur la nature du Christ et la forme de Dieu, dans les canons des conciles œcuméniques, non seulement entendaient combattre les hérésies qui se répandaient selon la fantaisie des écoles, mais elles utilisaient les mêmes armes que ces dernières, c'est-à-dire, je cite M. de Libera « l'ontologie d'Aristote et de ses commentateurs néo-platoniciens ». Comment penser la trinité et la double nature du Christ en une personne sans l'arsenal philosophique ? Alain de Libera rappelle que l'hérésie comme le dogme sont à la fois laboratoire de la foi et de la pensée. Raison et Révélation marchent du même pas –je cite et je rajoute : à travers la pratique conciliaire, à travers les écrits patristiques, pieusement compilés et ordonnés, à la manière de Pierre Lombard dans son manuel des *Sentences*.

² Condorcet, « rapport et projet de décret sur l'organisation générale de l'instruction publique », 1792, cité in Guy Gautier, Claude Nicolet, *La laïcité en mémoire*, Paris, Edilig, 1985, p. 26.

³ Benjamin Franklin, *Mémoires*, éditions Gascogne, 2011, p. 251.

Toute la « grande » tradition catholique depuis Augustin suppose que la vérité est par nature chrétienne. Et si le Logos selon Jean est au commencement, le logos qui définit l'homme est l'image de celui en lequel et par lequel tout a été fait (formule du credo de Nicée –Constantinople). Plus tard, les penseurs du moyen âge présenteront le monde comme une théophanie, une auto-Révélation de Dieu, qui a un ordre, l'ordre naturel voulu par Dieu... saint Thomas démontre que Dieu ne peut avoir mis en notre esprit des principes qui seraient contraires à la vérité. Après lui, Jean Duns Scot, cité par M. de Libera en un passage magnifique, s'écrit « Aidez-moi Seigneur à chercher quelle connaissance de l'être vrai que vous êtes, ma raison naturelle atteindra »... Comme l'écrit encore A. de Libera, « au XI^e chez un Maître Eckart raison et Révélation sont réciproques, la foi et l'Écriture Sainte, peuvent s'expliquer 'par les raisons naturelles des philosophes ». Cette posture reste celle de l'Église catholique contemporaine, L'encyclique de Jean- Paul II *Fides et Ratio*, commence ainsi : « LA FOI ET LA RAISON sont comme les deux ailes qui permettent à l'esprit humain de s'élever vers la contemplation de la vérité. »⁴

II. Un couple fondationnel en Méditerranée ?

Nous voici arrivé au deuxième temps de cette présentation. Aujourd'hui, le couple Raison et Révélation est à nouveau ausculté et rappelé à la double rescousse du dialogue interreligieux d'une part, et du réinvestissement philosophique de la religion en Méditerranée.

Commençons par le discours de Ratisbonne de Benoît XVI qui a fait couler beaucoup d'encre et qui a suscité, sous l'impulsion de la Jordanie, une Lettre réponse de 138 intellectuels et personnalités musulmanes sunnites et chiïtes (« Une parole commune entre vous et nous »), refusant la présentation faite dans ce Discours, d'une religion musulmane justifiant « divinement » la contrainte religieuse. Par-delà la polémique, que l'on peut considérer comme constructive dans la rectification médiatique que ces personnalités ont apportée quant au rapport de l'Islam à l'altérité religieuse, c'est la place de la raison dans la foi qui est centrale dans ce discours et le rôle que la théologie catholique entend continuer à lui donner.⁵

Se peut-il, se demande Benoît XVI, que Dieu puisse vouloir quelque chose qui n'est pas logique ? Il cite l'Empereur byzantin Manuel II en controverse avec un savant perse à la fin du XI^e siècle, et à qui il dit, à propos de la foi imposée sous la contrainte : « *ne pas agir raisonnablement ('sun logô') est contraire à la nature de Dieu. La foi est un fruit de l'âme, non du corps. Donc si l'on veut amener quelqu'un à la foi, on doit user de la faculté de bien parler et de penser correctement, non de la contrainte et de la menace. Pour convaincre une âme raisonnable, on n'a besoin ni de son bras, ni d'un fouet pour frapper, ni d'aucun autre moyen avec lequel menacer quelqu'un de mort* ».

L'absolue transcendance de Dieu est-elle à ce point inaccessible qu'aucune de nos catégories fût-ce celle du raisonnable, ne peut 'translater' sa volonté ? la réponse que donne Benoit XVI, pape de l'Église catholique, est on ne peut plus limpide : *'Est-ce seulement grec, de penser qu'agir contre la raison est en contradiction avec la nature de Dieu, ou est-ce une vérité de toujours et en soi ? Je pense qu'en cet endroit devient visible l'accord profond entre ce qui est grec, au meilleur sens du terme, et la foi en Dieu fondée sur la Bible* ».

⁴http://www.vatican.va/holy_father/john_paul_ii/encyclicals/documents/hf_jp-ii_enc_14091998_fides-et-ratio_fr.html

⁵http://www.vatican.va/holy_father/benedict_xvi/speeches/2006/september/documents/hf_ben-xvi_spe_20060912_university-regensburg_fr.html

Je continue ma citation : « *En référence au premier verset de la Genèse, Jean a ouvert le prologue de son Évangile avec la parole : 'Au commencement était le Logos.' C'est exactement le terme qu'emploie l'empereur : Dieu agit avec le Logos. Logos désigne à la fois la raison et la Parole – une raison qui est créatrice et peut se donner en participation, mais précisément comme raison. Jean nous a ainsi fait don de la parole ultime du concept biblique de Dieu, parole dans laquelle aboutissent tous les chemins, souvent difficiles et tortueux, de la foi biblique, et trouvent leur synthèse. Au commencement était le Logos, et le Logos est Dieu, nous dit l'évangéliste. La rencontre du message biblique et de la pensée grecque n'est pas un hasard.* ».

Par le détour de cette réflexion nous voici revenus à Athènes, dans un nouveau voyage en sens inverse depuis Jérusalem : « *La vision de saint Paul à qui se fermèrent les chemins vers l'Asie et qui vit en songe au cours de la nuit un Macédonien et l'entendit l'appeler : 'Viens à notre aide' (Actes 16, 6-10) – cette vision peut être interprétée comme un condensé de la nécessaire rencontre interne entre foi biblique et questions grecques. Cette rencontre était depuis longtemps en marche. Déjà le nom de Dieu très mystérieux émanant du buisson ardent, qui sépare ce Dieu de tous les dieux aux noms multiples et le nomme simplement l'Être, est une contestation du mythe, qui n'est pas sans analogie interne avec la tentative de Socrate de dépasser et de surmonter le mythe. Le processus commencé au buisson ardent parvient à une nouvelle maturité à l'intérieur de l'Ancien Testament durant l'Exil, où le Dieu d'Israël, alors privé de pays et de culte, se proclame comme le Dieu du ciel et de la terre et se présente avec une simple formule, dans la continuation de la parole du buisson ardent « Je le suis». Avec cette nouvelle confession de Dieu s'opère de proche en proche une clarification qui s'exprime efficacement dans le mépris des idoles, lesquelles ne sont que des ouvrages fabriqués par les hommes (cf. Ps 115) ».*

Benoît XVI ne nie pas qu'il existe également bien enracinée, dans le christianisme la tendance tertullienne de mépris de la philosophie et de rappel de l'inaccessibilité de Dieu. Il pointe Duns Scot comme l'un de ceux qui a donné de la force à l'insistance augustinienne sur la volonté libre de Dieu, en vertu de laquelle Dieu aurait également pu faire le contraire de tout ce qu'il a fait et qui dessine en creux la potentialité d'un Dieu arbitraire, qui n'est pas tenu par la vérité et le bien. La transcendance et l'altérité de Dieu sont alors placées si haut que notre raison, notre sens du vrai et du bien ne sont plus de réels miroirs de Dieu, dont les possibilités mystérieuses, derrière ses décisions effectives, nous restent éternellement inaccessibles et cachées.

De même Benoît XV ne cache pas que l'inverse de cette attitude dont il vient de parler – rappeler l'inaccessibilité de Dieu- a existé dans la théologie catholique, quand la scolastique médiévale enfermait la foi dans une pensée systématique et il interprète d'ailleurs la réforme protestante comme une réponse à cet enfermement : « *La foi n'apparaissait plus –écrit-il- comme Parole vivante et historique, mais comme domiciliée dans un système philosophique. La 'scriptura sola' recherche, à l'inverse, la forme originare de la foi telle qu'elle est donnée originarement dans la Parole biblique. La métaphysique apparaît comme une assertion qui provient d'ailleurs et dont il faut libérer la foi, en sorte qu'elle soit de nouveau totalement elle-même.* »

Pour autant et désormais, dans ce texte de Ratisbonne, le questionnement ou l'objet du texte ne se situe pas dans la description du dosage des deux miracles, Raison et Révélation, dans la foi chrétienne elle-même. Il se rapporte au contraire à l'urgence 'universelle' de rétablir la capacité de la raison à penser Dieu, capacité qui lui a été peu à peu retirée ou déniée dans la modernité

occidentale, en trois vagues historiques : l'impératif de la scientificité, l'exclusion kantienne de la foi comme objet de la raison pure et enfin la relégation de la religion dans la subjectivité de la conscience. Ce rétrécissement conduit à des pathologies sans remède : pathologies de la raison et pathologies de la religion : « *Dans le monde occidental domine largement l'opinion que seule la raison positiviste et les formes de la philosophie qui en dépendent sont universelles. Mais précisément, cette exclusion du divin hors de l'universalité de la raison est perçue, par les cultures profondément religieuses du monde, comme un mépris de leurs convictions les plus intimes. Une raison qui est sourde au divin et repousse les religions dans le domaine des sous-cultures est inapte au dialogue des cultures.* » Pareillement, un divin qui méconnaît sa propre dimension philosophique – surtout quand il est révélé- a de très grandes chances de se contracter en verticalité arbitraire.

Et me voici arrivée à mon dernier point, le point où je rattache ma propre pérégrination, à celle de Mohamed Arkoun autour de la notion de raison islamique dans la revue des *Archives de Sciences Sociales des Religions* de 1987, autour des aléas de la place de la raison et de la philosophie dans l'histoire de l'Islam, et où il montre que cette place est indissociable des conditions socio-économiques qui prévalent, aux temps des « ouvertures » et des « fermetures » de la foi musulmane à la raison raisonneuse. J'associe cet article à un autre de lui un peu plus récent, *Penser l'espace méditerranéen aujourd'hui* (2004) et j'entrevois - peut-être en me trompant, mais cela fait partie du jeu des associations électives- une convergence très intéressante entre la démonstration de Benoît XVI sur la 'raison nécessaire à la foi' et les recherches de Mohamed Arkoun sur les conditions d'une modernité musulmane. Arkoun refuse en effet de placer la pensée islamique hors de l'aire gréco-sémitique (Athènes et Jérusalem) et considère l'atrophie philosophique de l'islam savant –son tarissement écrit-il - face à l'islamisme contemporain et son succédané populiste, comme une conséquence néfaste des effets de la colonisation et des systèmes prédateurs qui se sont mis en place après elle, en une époque toujours actuelle d'intense Machtpolitik occidentale pour maintenir ses intérêts stratégiques.

Voici mon idée de conclusion: Et si finalement, la Méditerranée n'était pas autre chose que cette marche dialectique, cette tension entre Dieu et la Raison, un Dieu à la fois insaisissable et qui parle à travers la bouche des hommes et une raison qui le cherche autrement dans ses catégories ? Louis Rougier a écrit en 1925 que philosophiquement il n'y a qu'une Méditerranée, celle d'Aristote, passé des Grecs aux Latins et aux Chrétiens, passés des Syriens aux Juifs et aux Arabes et bien souvent dans un va et vient entre les rives, qu'Alain de Libera nous a retracé pour l'époque médiévale. Pareillement, la Méditerranée est l'espace où s'est manifestée la Révélation de Dieu. Dieu l'habite toujours, pour le meilleur et bien souvent le pire. Il se manifeste dans les pompes liturgiques, l'expérience érémitique et le dénuement volontaire, l'expérience mystique et la relation à l'autre. Peut-on réussir à retrouver, par-delà les mille raisons des vieilles chicanes, le génie vivifiant de cet espace natif, la Mer aux trois continents dont la lumière unit l'émotion et la pensée et pousse les hommes au dépassement ? Pourrions-nous, en tant que Méditerranéens qui savons confusément cette origine, nous reposer clairement les conditions de notre cohabitation et de notre singularité, une cohabitation fondée sur des couples binaires assumés, Foi/raison, Bien/Mal, Vrai/Faux, Divin/humain, Transcendant/immanent, sacré/profane, éternité/ finitude, une cohabitation fondée sur un récit de fondation –toujours Arkoun- qui tient notre imaginaire, celui d'un monde créé, celui d'une Histoire providentielle et celui d'une direction salutaire, une cohabitation fondée sur une attente toujours forte d'une juste gouvernance, où le Prince, rempli de rectitude, cherche avant tout le bien commun. Nous avons, ce qu'Arkoun appelle des images symboliques idéales à partager, qui

nous projettent dans l'attente eschatologique d'un côté mais également dans l'expérience concrète de la justice et du respect. Pourrions-nous avec ce bagage millénaire retrouver une matrice fondationnelle qui irriguerait une communauté de destin, laquelle peine – c'est le moins qu'on puisse dire- à trouver sa sève ?